

Frédéric Beigbeder

Bibliothèque de survie



Éditions de
L'Observatoire

Bibliothèque de survie

Du même auteur

Romans

L'Homme qui pleure de rire, Grasset, 2020. Prix de La Petite Maison de Nice.

Une vie sans fin, Grasset, 2018. Le livre de poche, 2019. Prix Rive Gauche à Paris.

Oona & Salinger, Grasset, 2014. Le livre de poche, 2015.

Un roman français, Grasset, 2009. Le livre de poche, 2010. Prix Renaudot.

Au secours pardon, Grasset, 2007. Le livre de poche, 2016.

L'Égoïste romantique, Grasset, 2005. Le livre de poche, 2017.

Windows on the world, Grasset, 2003. Le livre de poche, 2015. Prix Interallié. Independent Foreign Fiction Prize.

99 francs, Grasset, 2000. Le livre de poche, 2015.

L'amour dure trois ans, Grasset, 1997. Le livre de poche, 2012.

Vacances dans le coma, Grasset, 1994. Le livre de poche, 1997.

Mémoires d'un jeune homme dérangé, La Table Ronde, 1990.

Nouvelles

Petit-déjeuner chez Lapérouse (à paraître en 2022).

Nouvelles sous ecstasy, Gallimard, coll. « L'infini », 1999.

Essais

La frivolité est une affaire sérieuse, Éditions de l'Observatoire, 2018.

Conversations d'un enfant du siècle, Grasset, 2015. Le livre de poche, 2016.

Premier bilan après l'Apocalypse, Grasset, 2011. Le livre de poche, 2013.

Je crois moi non plus. Dialogue entre un évêque et un mécréant, avec Jean-Michel di Falco, Calmann-Lévy, 2004. Le livre de poche, 2005.

Dernier inventaire avant liquidation, Grasset, 2001. Le livre de poche, 2013.

Frédéric Beigbeder

Bibliothèque de survie

Essai

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-2047-3

Dépôt légal : 2021, mai

© Éditions de l'Observatoire/Humensis/Frédéric Beigbeder, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À Victor Lutreau

« Il me semble d'ailleurs qu'on ne devrait lire que les livres qui vous mordent ou vous piquent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? »

Franz Kafka,
Correspondance, 1904

« Être libre !... Je parle tout haut pour que ce beau mot décoloré reprenne sa vie, son vol, son vert reflet d'aile sauvage et de forêt. »

Colette, *L'Entrave*, 1913

« Celui qui a écrit avant vous a écrit pour vous. »

Hugo Pratt, *Conversation avec Eddy Devolder*, 1990

Bréviaire d'incorrection littéraire

Cela fait vingt et un ans que nous sommes au xxi^{e} siècle et pourtant la littérature du xxi^{e} siècle n'est pas encore différente de celle du xx^{e} . En 1921, la littérature française était en totale révolution. Au début du xx^{e} siècle, les nouveaux romans n'avaient rien à voir avec ceux du xix^{e} . Proust et Céline ont tout changé en trois décennies. Le dadaïsme et le surréalisme ont démodé la poésie classique. On est loin de ces changements en 2021. Pas de formes neuves, d'inventions renversantes, de chamboulements syntaxiques, de bouleversements et de bouillonnements avant-gardistes comme en 1921. Dans quelle direction va le roman contemporain ? Quels sont les grands auteurs du nouveau siècle ?

Ceci est un petit précis de littérature du nouveau siècle : les écrivains du xxi^{e} seront-ils les mêmes qu'au xx^{e} , moins les morts ? Le tri s'opère dès maintenant. On sent bien que Houellebecq et Jauffret trônent toujours en tête. Modiano et Kundera restent les grands maîtres chez nous mais Bret Easton Ellis a perdu sa couronne en Amérique. C'est vrai que la femme est l'avenir, Aragon ne s'était pas trompé : dans ce livre, Maggie Nelson et Deborah Levy, Virginie Despentes et Yasmina Reza brillent en très bonne place, et les jeunes Sofia Aouine, Blandine Rinkel, Marie-Ève Thuot et Emma Becker s'illustrent parce que la critique est aussi un pari. Nous sommes les turfistes de la postérité.

Je mise gros sur Jonathan Littell comme l'expérimental post-littéraire de sa génération. Scholastique Mukasonga s'impose subtilement sur le génocide du Rwanda, Philippe Lançon, Riss et Valérie Manteau ont l'élégance des catastrophés. Le roman contemporain hésite entre la force du réalisme ou le flirt avec le Mal. Christophe Tison propose un « spin off » de *Lolita*, Simon Liberati affronte la beauté diabolique du meurtre de Sharon Tate, Sylvain Tesson est notre Blaise Cendrars en moins mythomane, Vincent Ravalec reste le meilleur nouvelliste contemporain avec sa musique post-djanesque...

J'ai voulu esquisser un panorama rapide pour montrer que non seulement la littérature française n'est pas morte mais qu'elle cherche même à muter comme le coronavirus, pour ne pas disparaître inexorablement dans le monde qui va suivre.

Cet ouvrage est un choix de cinquante livres sélectionnés arbitrairement par un mâle blanc hétérosexuel français de plus de 50 ans qui, pour aggraver son cas, est né à Neuilly-sur-Seine. Sur la grille de départ de la compétition victime, je me classe en dernière position. Pourquoi mes romans préférés sont-ils parfois offensants, blessants ou choquants ? Parce que je peux me le permettre. Mes goûts sont ceux d'un bourgeois qui veut s'encanailler. En France, depuis le procès de Baudelaire et Flaubert en 1857 (perdu par le premier et gagné par le second), nous avons placé la liberté littéraire au-dessus de tout.

Le but de l'ouvrage que vous tenez entre les mains est de dire que la littérature ne doit pas être édulcorée, nettoyée ou purifiée. Les meilleurs livres sont souvent salaces, répugnants, couverts de crachats, obscènes, ils exploitent ce qu'il y a de plus voyeur en nous, ils exposent ce que la

société voudrait masquer, ils révèlent la face obscure de notre humanité, ils fabriquent du beau avec du pervers, ils explorent les limites, dépassent les bornes, enfreignent les interdits. Mais surtout : ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Un bon livre est celui qui ne donne pas de leçons.

Jamais je n'aurais imaginé que mes deux premiers essais sur la littérature, publiés en 2001 et 2011, porteraient des noms extralucides : *Dernier inventaire avant liquidation* et *Premier bilan après l'apocalypse*. J'ai commencé ce tome 3 alors que la police montait la garde devant les librairies fermées par le gouvernement de la France. Je vous promets que j'aurais préféré me tromper, pourtant la fin de mon monde est bel et bien arrivée en 2020. Je me croyais pessimiste par esthétisme alors que, bien malgré moi, je pressentais l'avenir. Il y a une ou deux décennies, je décrivais une littérature menacée de mort : désormais elle fut officiellement, de mars à novembre, une activité considérée par l'État comme inessentielle. *Bibliothèque de survie* est un manuel de combat publié en 2021, dans un monde où la vente des livres a été prohibée par le système biopolitique ; le terme n'est pas de moi mais de Michel Foucault. C'est ainsi qu'il appelle le contrôle par l'État de nos corps (dans *Surveiller et punir*, 1975). Dans *Infantilisation* en 2021, Mathieu Laine propose une expression plus drôle : « l'État nounou ». J'estime nécessaire d'avertir ici mon lecteur avant qu'un nouveau décret biopolitique de notre nounou ne proscrive toute activité culturelle autre que la promenade de son chien dans un rayon de cent mètres autour du commissariat le plus proche.

Il faut bien voir les choses en face : la fermeture des librairies françaises par le ministère de la Santé a été l'aboutissement

d'un processus de destruction de la littérature entamé bien auparavant. Le délire de censure est antérieur et profond. Il vient de la *cancel culture* née du politiquement correct américain, lui-même initié dans les années 1990.

Je dois ici faire un aveu qui va décevoir mes fans : je suis politiquement correct. Décourager la publication de textes sexistes, racistes ou homophobes me semble absolument indispensable. Si je suis dans un dîner et que j'entends un convive traiter quelqu'un de « sale pute », « sale nègre » ou « sale pédé », je vais prendre une chaise et la lui jeter dessus – car avec mes petits poings, j'ai bien peur de n'obtenir aucun résultat. J'ai débuté ma carrière de chroniqueur littéraire au magazine *Globe* dans les années 1980. J'ai milité contre le racisme publicitaire dans *99 francs* en 2000. J'ai filmé un mariage gay avant que cette institution ne soit légalisée en France (*L'amour dure trois ans*, 2011). J'ai écrit un roman et un film pour combattre le sexisme, le racisme, la transphobie et la pédophilie dans le milieu de la mode (*Au secours pardon*, 2007, et *L'idéal*, 2016). J'ai même été humoriste à la matinale de France Inter durant trois saisons, c'est dire si j'ai donné des gages à la bien-pensance. Mais je suis aujourd'hui forcé d'admettre que le politiquement correct détruit la liberté d'expression de nombreuses manières, toutes très aimables. Le point commun entre la crise sanitaire et la *cancel culture* est l'hypersensibilité. Nous sommes entrés dans une ère douillette. Non seulement nous n'acceptons plus d'être malades, mais nous refusons même d'être vexés. Tout le monde s'improvise flic : dans la rue si un passant ne porte pas son masque, et sur Twitter si quelqu'un écrit une phrase qui nous déplaît. Nous critiquons l'État-policier alors que le problème c'est nous : les citoyens policiers. Pourquoi tout le monde est-il devenu si susceptible ?

Pour lutter contre les discriminations, on aboutit à disqualifier des livres à cause du sexe de leur auteur, de son casier judiciaire, de sa date de naissance, de ses origines sociales ou de sa couleur de peau. On finit par exiger l'interdiction d'œuvres dont l'auteur n'est pas un citoyen exemplaire, ou dont la biographie ne correspond pas au sujet dont il parle, et élaguer les manuscrits comportant des passages susceptibles de froisser une minorité. Certains demandent que l'on cesse d'inviter dans les médias les auteurs avec lesquels ils ne sont pas d'accord ; d'autres se vantent de ne plus lire les œuvres écrites par des personnes du sexe masculin. L'idée de correction politique était noble, mais elle avait un défaut : elle présupposait que la littérature a une mission, et que celle-ci est d'élever les consciences, de montrer la voie vers un monde meilleur, de dire le bien sans être fasciné par le mal, d'édifier les masses pour les conduire vers un bonheur parfait.

Tel n'est pas du tout son rôle. Comme l'écrit Philippe Sollers dans son dernier livre : « La littérature n'est pas là pour dire le bien. Elle alerte. » (*Agent secret*, 2021). Aux Pays-Bas, les réseaux sociaux ont reproché à la traductrice néerlandaise d'Amanda Gorman d'être blanche. Devant l'ampleur et la virulence de la polémique, Marieke Lucas Rijneveld a dû renoncer à effectuer ce travail. Ainsi nous entrons dans un monde où les noirs doivent être traduits par des noirs. C'est la négation de l'ouverture. J'avais cru que la littérature servait justement à connaître ce que l'on ne connaît pas. La traductrice ne « s'appropriait » rien : elle essayait de se mettre à la place d'une autre. La seule chose qu'on lui demandait, c'est d'avoir du talent. Un auteur qui parle de ce qu'il ne connaît pas peut être aussi brillant qu'un auteur qui parle de ce qu'il connaît.

La littérature doit permettre aux artistes de s'imaginer une autre vie que la leur. C'est une question de curiosité. Chez Rabelais, Panurge dit à Pantagruel qu'il a faim en treize langues, dont le grec, le latin, le basque, et trois langues imaginaires. La littérature est la soif de communiquer avec tout ce qui est étranger. C'est vouloir croquer le monde entier. Si l'on défend aux écrivains de parler de la vie des autres et dans leur langue, autant fermer tout de suite les frontières, prohiber les voyages, séparer définitivement les humains les uns des autres. Oups, pardon, c'est exactement ce qui se passe en ce moment.

Des titres sont corrigés (*Dix petits nègres* deviennent *Ils étaient dix*), d'autres sont carrément retirés des librairies (les journaux de Matzneff). *La belle au bois dormant* est accusée de faire l'apologie du viol, *Autant en emporte le vent* est considéré comme un roman raciste, tout comme *Le Livre de la jungle* de Kipling. On reproche à *Carmen* de mettre en scène un féminicide mais que faire de *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès (1980) ? Faut-il rebaptiser cette pièce *Combat de racisés et de canidés* ? Et que dire de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière (1985), ce premier roman hyper provocateur de l'académicien d'origine haïtienne, racontant la vie sexuelle débridée d'un jeune noir qui saute des blanches à Montréal en écoutant du jazz pour se venger de l'esclavagisme ? On retire des librairies ou pas ?

L'éditeur de Bruce Wagner lui a demandé de couper le mot « *fat* ». Il décrivait une personne grosse, il a choisi cet adjectif. On lui a suggéré d'écrire « forte ou « en surcharge pondérale » mais pas « grosse ». Bruce a quitté sa maison d'édition et publié son dernier livre directement sur internet. Aux États-Unis, des étudiants en lettres, choqués par *Gatsby le*

Magnifique, réclament des *trigger warnings* (avertissements au lecteur) pour prévenir les personnes sensibles que Tom Buchanan harcèle de façon brutale sa femme Daisy.

Philippe Muray avait raison : « Depuis *L'Empire du bien*, le bien a empiré. »

En 2020, j'ai rencontré deux reporters du *New York Times* – Norimitsu Onishi et Constant Méheut – qui voulaient purifier le milieu littéraire français : louable lutte, il y a du pain sur la planche. Ils reprochaient aux membres du Renaudot d'être vieux et à 90 % de sexe masculin. Je leur ai répondu que je ferais mon possible pour accélérer le décès de mes confrères âgés, afin de les remplacer par des femmes. Ensuite ils ne comprenaient pas pourquoi les membres l'étaient à vie au lieu de changer chaque année comme au Booker (britannique) et au Pulitzer (américain). J'ai dit que je n'étais pas responsable des statuts gravés dans le marbre il y a un siècle, mais que les pressions éditoriales, les jeux de pouvoir, les amitiés et les fâcheries, les déjeuners en ville, les renvois d'ascenseur et les coucheries dans toutes les positions avaient, bizarrement, abouti à un meilleur palmarès que les quotas, la parité, la transparence et les *feel good books* des prix anglo-saxons. Bien qu'auteur politiquement correct, je constate que l'univers soi-disant frelaté dans lequel je gravite depuis trente ans permet l'éclosion de livres plus libres, nouveaux, provocateurs et inventifs que la dictature de la bien-pensance, avec sa discrimination inversée et sa culpabilité tardive. Voulons-nous que les prix littéraires français s'alignent sur le système des Oscars aux États-Unis, où désormais ne sont éligibles pour la catégorie « meilleur film » que les œuvres contenant 30 % de personnages noirs, arabes, hispaniques, asiatiques, indiens, LGBT, femmes ou handicapés ?

Ma réponse n'a évidemment pas été publiée dans le journal américain.

La question de la séparation entre l'œuvre et l'artiste a été réglée par Proust dans *Contre Sainte-Beuve*. Il implore qu'on ne juge pas un roman sur la vie de son auteur. Proust répond assez clairement à l'argument de Blanche Gardin (« C'est étrange comme la séparation entre l'œuvre et l'auteur ne s'applique qu'aux artistes, on ne dit pas d'un boulanger : certes il viole des enfants dans le fournil mais il fait une baguette extraordinaire. ») : le client du boulanger peut continuer de manger sa baguette car c'est à la police d'arrêter le criminel, pas au consommateur de croissants. Proust distingue le « moi social » du « moi intérieur ». Si le moi social viole des enfants dans le fournil, la justice doit le juger, mais le lecteur n'a pas à connaître autre chose que le moi intérieur. Un lecteur veut juste lire un beau livre et les beaux livres sont parfois écrits par des monstres. Dans cette bibliothèque de survie, je parle beaucoup de la vie des auteurs (je suis plutôt un critique « beuvien ») mais judiciairement je suis proustien à bloc. Les œuvres doivent être détachées de la vie criminelle de leurs auteurs infréquentables.

C'est à la police et la justice de faire respecter la loi. Et aux critiques de soutenir tous les talents, qu'ils soient ceux d'un saint ou d'un psychopathe.

Selon moi, le cœur du problème est là : les correcteurs politiques veulent repeindre le monde en bien. En tant qu'écrivain politiquement correct, je suis tout à fait d'accord sur ce projet : il est tout de même embêtant que le monde soit aussi immoral. Mais n'est-ce pas ce qui fait sa beauté ? Le monde ne contient pas que du bien. Le monde n'est ni bien ni mal, il est. Parfois la vie est immonde, imparfaite, injuste, pénible, horrible, et tout d'un coup une lumière apparaît et

Remerciements

L'auteur tient à remercier Jean-René Van der Plaetsen, Nicolas Ungemuth et Jean-Christophe Buisson du *Figaro Magazine* ainsi que Lakis Proguidis de *L'Atelier du roman*, Maxime Dalle de *Raskar Kapac*, Aitor Marín de *Icon El País* et Nicolas Espitalier de *Sud Ouest Mag* d'avoir publié une première version de certains de ces textes.